



ABONNEMENTS

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Bonne foi.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon. rue de la Charité. 48.

LE SPIRITISME CONTEMPORAIN

(QUATRIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

Tenez un objet brillant à dix ou quinze centimètres du nez d'une personne, et dites-lui de regarder avec fixité cet objet. En un demi quart d'heure, elle tombera en un état de syncope, pendant lequel vous pourrez l'opérer d'un membre, sans qu'elle ressentent et sans qu'elle trahisse aucune douleur.

Voilà l'hypnotisme ou bralisme. Ici rien que de naturel. Liez un coq de manière qu'il ne puisse s'enfuir, posez-le sur le ventre, en laissant traîner devant lui un bout de la corde qui fasse suite à son bec, ou bien sur le dos, en ayant soin que deux bouts de la corde lui passent sur la gorge et s'étendent des deux côtés, pour qu'il puisse les voir. Après de vains efforts pour se délier, il tombe dans l'hypnotisme. Déliez-le alors et remettez-le dans la même posture, avec un bout de corde devant le bec ou une paille sur la gorge, et il y restera, malgré les efforts que vous ferez pour l'effrayer et le forcer à s'enfuir. C'est un jeu d'enfant connu depuis mille ans. Mais qu'a de commun tout ceci avec la clairvoyance du magnétisé, l'état phénoménal du possédé ou de l'obsédé, les tables tournantes et les Esprits frappeurs?

Donnez à vingt personnes un bouton à tenir chacune dans le creux de la main, et obligez-les à le regarder avec fixité. Au bout de vingt minutes, quelques-unes seront tombées en syncope, mais avec la faculté d'entendre et d'agir. Dites à l'une: vous n'avez plus de mémoire, vous ne savez pas votre nom; en effet, elle n'aura plus de mémoire, elle ne saura plus son nom. Fermez les yeux à l'autre et dites-lui: vous ne pouvez plus ouvrir les yeux; elle ne le pourra, quelque effort quelle fasse. Essayez la troisième sur un fauteuil, elle fera les efforts les plus grands, mais les plus inutiles pour se lever. Ajoutez en parlant à toutes: maintenant la liberté vous est rendue, et toutes aussitôt retrouveront les facultés qu'elles avaient perdues. Voilà la biologie. C'est un phénomène humain, dit-on. Peut-être! C'est la preuve que l'homme peut exercer sa volonté sur autrui, de manière à paralyser d'une seule volition exprimée par le geste ou la parole, une personne qui n'est plus à son état normal. C'est la paille sur la gorge du coq hypnotisé. L'hypnotisme est élevé d'un degré, si l'on veut; mais qu'a de commun encore ceci avec les phénomènes du magnétisme transcendant, avec la divination de la pensée d'autrui, le transport d'un corps inerte sans force motrice, le jeu d'un

piano que personne ne touche, l'intelligence acquise à un guérison, etc.?

Si vous mangez du haschich, vous tombez dans une ravissante folie, de même si vous buvez de l'opium. Si vous léchez un napeau, vous êtes intoxiqué et vous avez d'étranges visions. Si vous vous oignez avec l'onguent des sorciers, vous croyez assister au sabbat, sans bouger de place, ou bien vous entendez une délicieuse musique, comme les prêtres de la mère des dieux. Si vous vous soumettez à la magnétisation, vous dormez profondément, vous tombez même en catalepsie. Tout ceci est physique, soit! Mais qu'a de commun encore ceci avec les phénomènes dont nous nous occupons?

Si un homme comme Cagliostro dit à un enfant: regardez dans ce flacon, et dites ce qui se passe à cinq lieues d'ici, dans la maison de cette dame, chez laquelle vous n'êtes jamais allé; et que l'enfant vous en rende un compte que la vérification montrera exact dans tous ses détails, direz-vous que c'est physique? Vous dites: l'enfant a vu le tout dans l'imagination de Cagliostro; et vous trouvez ordinaire de voir dans l'imagination d'autrui, comme dans un jardin en regardant par la fenêtre! Quelle dose de foi il faut pour être naturaliste! Mais ni Cagliostro ni la maîtresse du logis ne savaient ce qui s'y passait. Si c'est un juif qui vous fait voir au Caire, dans le creux de votre main, ce qui se passe à Londres au moment même, et qu'à votre retour vous trouvez que la vision a été d'une exactitude parfaite, direz-vous encore que c'est physique? Si, dans votre chambre à coucher, votre guéridon vous frappe le nombre d'heures, de minutes et de secondes qu'il est à la pendule du salon, et qu'un homme placé dans le salon et averti par un timbre y relève le même nombre d'heures, de minutes et de secondes, direz-vous que c'est physique? car il ne faut pas, comme le suppose M. Figuier, ni huit, ni douze personnes pour faire agir une table; il suffit de deux, il suffit d'une. Si la main d'un enfant de dix ans vous reproduit avec une similitude parfaite l'écriture, la signature et le paraphe de votre père mort il y a vingt ans, et dont il n'a jamais vu une ligne, direz-vous que c'est humain? Vous répondez que cela n'est pas? C'est que vous n'avez pas voulu regarder quand cela était. Mais tant de supercheries démontrées! Nous vous en accordons un million; mais mettez à côté un million de vérités non moins bien démontrées.

Puis voici venir M. de Gasparin, le grand tourneur de tables, avec son fluide nerveux, pour expliquer le tournoiement. Selon lui, un fluide s'échappe des mains imposées, remplit les pores

du bois, et communique enfin au meuble le mouvement circulaire.

Les tables vont parfois en ligne droite, disons-nous ; M. de Gasparin ne consigne-t-il pas dans son journal le fait d'en avoir soulevé une à laquelle il imposait les mains, en compagnie de ses amis ? La table, suspendue à l'air libre, à égale distance du sol et de leurs mains toujours imposées, ne suivit-elle pas leur marche en avant ? Le lama, après avoir imposé les mains à sa table l'espace d'une demi-heure, ne la voit-il pas se lever jusqu'à la hauteur de son visage, quand il vient lui-même à élever les mains, puis voler directement devant lui, comme un oiseau, dans la direction de l'objet dérobé ou perdu qu'il s'agit de retrouver ! Ceci rappelle l'artimancie des anciens. Le fluide nerveux a donc bien du savoir ! Et quelle quantité il en faut quand la table est chargée, comme celle de M. de Gasparin, d'un poids de 75 kilogrammes, le poids d'un des tourneurs, s'il était réduit en fluide, plus le poids de la table !

Vient ensuite M. Chevreul, de l'Institut, qui explique le mouvement des tables par la disposition ou tendance au mouvement des personnes qui imposent les mains. Si je tiens dans ma main, dit-il, un poids léger suspendu à un fil, il prend, indépendamment de ma volonté, un mouvement marqué de va et vient. Mais, lorsque je veux, je l'arrête subitement sans remuer la main ; il y a donc dans ma main une disposition au mouvement. — Non, mais il y a la pulsation artérielle, qui suffit pour communiquer le mouvement à un corps léger suspendu par un fil, mais qui ne suffirait pas pour le communiquer à une table chargée d'un poids de 75 kilogrammes, et dont les quatre pieds portent sur le sol.

Cette action inconsciente des mouvements musculaires ne peut être pour rien non plus dans le tournoiement de la baguette aux mains d'un sorcier : le docte académicien parle évidemment de ce qu'il n'a jamais vu. La baguette se tord malgré le sorcier, et se brise, s'il veut la contrarier. MM. Babinet, de l'Institut, et Faraday, de la société royale de Londres, se sont ralliés à ce système, sans lui donner pour cela plus de consistance. En supposant même le principe des mouvements inconscients et de l'influx nerveux, qui ne peut suffire dans le plus grand nombre des cas ; il resterait toujours à expliquer comment une table peut savoir ce que ne sait pas celui qui la touche.

Mais toutes ces explications sont loin d'égaliser celle qui a été donnée par un M. A. Flint, professeur de clinique médicale à l'Université de Buffalo. Suivant lui, et après longue expertise et minutieux examen, le bruit se produit sous la robe des demoiselles Fox, à la jointure du genou de la plus jeune, par une contraction musculaire volontaire, qui fait glisser l'extrémité du fémur sur le tibia et retomber la rotule. Et voilà pourquoi les tables tournent !

Au mois d'avril 1859, un M. Schiff donna une séance à l'Académie des sciences de Paris, pour faire une démonstration publique du système de M. Flint. En faisant frapper, par la seule contraction des muscles de sa jambe, le tendon du long péronier latéral contre la surface osseuse du péroné, il put produire des bruits assez forts, pour être entendus à quelque distance. Et voilà comment on produit au loin des bruits pareils au tonnerre, des coups capables d'ébranler une maison, une lumière splendide sans corps lumineux, comment on fait jouer un piano sans le toucher, etc., etc.

Et M. Figuier, que pense-t-il des tables tournantes ? Il pense

que c'est de l'hypnotisme (tome IV, p. 317.) Mais quel rapport entre un cerveau hypnotisé et une table qui s'envole, un guéridon qui a plus d'intelligence qu'un homme, des coups plus ou moins violents qui se frappent dans une pièce voisine, un billot qui danse cinquante fois à la minute, au point de secouer fort désagréablement trois ou quatre hommes placés dessus ? — Qu'importe à un savant ? Tout, même l'absurde ou le néant, plutôt qu'une idée qui puisse donner seulement une ouverture sur le monde invisible dont on ne veut à aucun prix.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

(DEUXIÈME PARTIE. — Voir le dernier numéro.)

IAMBLIQUE

Iamblique, né à Chalcide, dans la Cœlésyrie, suivit d'abord les leçons d'un philosophe nommé Anatolius, qui enseignait l'Eclectisme en Orient. Si nous en croyons Eunape, Iamblique réunissait toutes les qualités capables de captiver l'estime et l'admiration des hommes : doux, affable envers ses amis, il partageait avec eux ses plaisirs et sa table ; il aimait surtout à fêter les jeunes gens qui montraient du goût et des dispositions pour la philosophie éclectique.

« Il aimait, dit Eunape, à se trouver au milieu d'eux, à prendre part à leurs conversations. De leur côté, ses disciples ne pouvaient se lasser d'écouter ses sublimes entretiens, et ne trouvaient de plaisir et de satisfaction que dans sa familiarité. Ils furent même fort affligés d'apprendre que leur maître ne les initiait pas à tous ses secrets, et qu'il fuyait quelquefois leur société pour jouir plus librement de celle des dieux. Après avoir gardé quelque temps un silence respectueux sur le sujet de leur affliction, ils se décidèrent enfin à le rompre, et ils chargèrent les plus capables d'entre eux de lui exposer leurs plaintes filiales. Les délégués de l'école, s'adressant donc à Iamblique, au nom de leurs confrères : « Pourquoi, lui dirent-ils avec les marques de la plus profonde vénération, pourquoi donc, ô maître divin, vaisez-vous sans vos enfants à de sublimes exercices ? Pourquoi ne leur permettez-vous pas de participer à ces admirables effets de la sagesse absolue ? Ceux qui ont le bonheur de vous servir nous rapportent que, lorsque vous adressez aux dieux votre prière, ravi en extase, vous vous élevez de dix coudées au-dessus de la terre ; qu'alors votre corps et vos vêtements s'embellissent, brillent de l'éclat de l'or et répandent autour de vous une lumière éblouissante ; qu'après votre prière votre corps retourne à son premier état, et qu'alors vous venez nous retrouver, comme s'il ne s'était passé en vous rien d'extraordinaire. » Iamblique, naturellement grave et sérieux, sourit à tant d'ingénuité, puis il répondit : « Soyez tranquilles, désormais rien ne se fera sans vous. »

« Iamblique et ses disciples, étaient allés un jour de fête assister à un sacrifice ; la cérémonie finie, ils retournaient lentement sur leurs pas, et s'entretenaient ensemble du culte des dieux, lorsque le divin philosophe interrompt brusquement le discours, fixe à terre ses regards troublés, reste dans un morne silence. « Quittons, s'écria-t-il, tout d'un coup, quittons ce chemin : un mort criminel y a passé. » Et aussitôt il va prendre un autre chemin que n'eût point souillé la présence d'un cadavre. Plusieurs de ses disciples le suivirent, ou par respect, ou par timidité ; mais les autres, plus intrépides, eurent pitié de la peur de leur maître, et allèrent bravement leur chemin ; mais, ayant rencontré les fossoyeurs qui venaient d'enterrer le terrible mort, ils leur demandèrent s'ils avaient porté le cadavre par

la même route : « Il le fallait bien, répondirent les fossoyeurs, « il n'y en a pas d'autre qui conduise à la sépulture. » Les disciples récalcitrants, au lieu d'en conclure que leur maître avait été divinement inspiré, en inférèrent que Iamblique avait l'odorat plus fin que l'odorat de ses compagnons. Le philosophe, indigné, voulut une bonne fois confondre leur incrédulité. Un jour ils se rendirent tous aux bains les plus beaux et en même temps les plus petits de Gadare : on leur dit que l'un s'appelait Eros, et l'autre Anteros. Ces informations prises, le thaumaturge s'approche du premier de ces bains, étend sa main sur l'onde en murmurant une certaine formule que personne ne comprit ; à peine l'eut-il terminée, qu'au grand étonnement des spectateurs, il sortit du fond du bain un joli petit amour à la blonde chevelure. Les disciples étaient dans la stupeur ; ils furent encore bien plus surpris, lorsque leur maître, les ayant conduits à l'autre bain, il répéta les mêmes cérémonies avec les mêmes paroles, et un nouveau génie, qui ne différait du premier que par la couleur de la chevelure, se rendit à cette nouvelle invitation.

« Ces deux amours, comme s'ils eussent reconnu dans Iamblique leur père naturel, se lancèrent à son cou, l'embrassèrent avec une tendresse filiale et l'accablèrent de leurs caresses enfantines, jusqu'à ce que, dociles à la voix qui les avait appelés à la lumière du jour, ils rentrèrent dans leurs humides demeures. Un tel prodige convertit pour toujours les disciples infidèles, et les pénétra, pour leur maître, d'une si haute estime et d'une si profonde vénération, qu'ils lui sacrifièrent et leur raison et leur volonté. »

Sans être sceptique, il serait bien permis de révoquer en doute le dernier fait de l'apparition des deux amours ; toutefois il n'a rien d'impossible et d'anti-naturel : ne voit-on pas de nos jours, des mains, des corps même entiers, apparaître auprès des médiums, tels que Home et plusieurs autres américains ? Ne voit-on pas des formes vaporeuses, quelquefois aussi stéréotites, c'est-à-dire palpables au toucher, des lueurs phosphorescentes et une foule d'autres phénomènes identiques, qui expliqueraient parfaitement cette anecdote ?

D'ailleurs, nous n'avons voulu prouver par là que les opérations théurgiques du philosophe, et les croyances du temps où Eunape écrivait.

A. P.

LES VIVANTS ET LES MORTS

En ce temps-là, le Christ passa par le champ des tombeaux, et il y trouva un jeune homme qui était à genoux et qui pleurait devant une croix.

En voyant ce jeune homme, Jésus eut pitié de sa douleur, et, s'approchant, il lui dit : — Pourquoi pleurez-vous ?

Celui qui pleurait se détourna, et répondit en étendant la main : — Ma mère est là depuis trois jours.

Jésus lui dit : — Croyez-moi, mon fils, votre mère n'est pas là. On a déposé ici le dernier vêtement qu'elle a quitté ; pourquoi pleurez-vous sur cette dépouille insensible ? Levez-vous et marchez ; votre mère vous attend.

Le jeune homme secoua tristement la tête et dit : — Je ne me lèverai point et je ne marcherai point pour aller chercher la mort : je l'attendrai et elle viendra ; et alors, je le sais, je serai réuni à ma mère.

Alors le Christ : — La mort attend la mort, et la vie cherche la vie ! N'attristez pas par une douleur égoïste et stérile l'âme de celle qui vous a précédé ; ne retardez pas sa marche vers Dieu par votre désespoir et votre inertie. Car son amour vit encore dans votre cœur, et vous ne l'aurez point perdue si vous la faites vivre dignement en vous. Au lieu de pleurer votre mère, ressuscitez-la ! Ne me regardez pas avec étonnement, et ne pensez pas que je me fasse un jeu de votre douleur ! Celle que vous regrettez est près de vous ; un des voiles qui séparaient vos âmes

est tombé ; il en reste un encore. Et séparés seulement par ce voile, vous devez vivre l'un pour l'autre ; vous travaillerez pour elle, et elle priera pour vous.

— Comment travaillerai-je pour elle ? répondit l'orphelin ; elle n'a plus besoin de rien, maintenant qu'elle est dans la terre.

— Vous vous trompez, mon fils, et vous confondez encore le corps avec le vêtement. Elle a plus que jamais besoin d'intelligence et d'amour dans le monde des Esprits. Or, vous êtes la vie de son cœur et la préoccupation de son esprit, et elle vous appelle à son aide.

Pour que vous traversiez la vie en y faisant du bien, et pour que vous arriviez près d'elle les mains pleines lorsque Dieu vous réunira.

Pour avoir le droit de se reposer, il faut travailler. Or, si vous ne travaillez pas pour votre mère, vous mettez son âme à la gêne. C'est pourquoi je vous disais : Levez-vous et marchez, parce que l'âme de votre mère se lèvera et marchera avec vous, et vous la ressuscitez en vous si vous faites fructifier sa pensée et son amour.

Elle a un corps sur la terre c'est le vôtre : vous avez une âme au ciel, c'est la sienne. Que cette âme et ce corps marchent ensemble, et votre mère revivra.

Croyez-moi, mon fils, la pensée et l'amour ne meurent jamais, et ceux que vous croyez morts vivent plus que vous, s'ils pensent et s'ils aiment davantage.

Si la pensée de la mort vous attriste et vous épouvante, réfugiez-vous dans le sein de la vie : c'est là que vous trouverez tous ceux que vous aimez.

Les morts sont ceux qui ne pensent pas et qui n'aiment pas ; car ils travaillent pour la corruption, et la corruption à son tour les travaille.

Laissez donc les morts pleurer sur les morts, et vivez avec les vivants !

L'amour est le lien des âmes : et lorsqu'il est pur, ce lien est indestructible.

Votre mère vous précède, elle marche vers Dieu ; mais elle est enchaînée encore à vous : et si vous vous endormez dans la torpeur ou dans un chagrin égoïste, elle sera forcée de vous attendre et elle souffrira.

Mais je vous dis en vérité que tout le bien que vous ferez sera compté à son âme, et que si vous faites du mal, elle en souffrira volontairement la peine.

C'est pourquoi je vous dis : Si vous l'aimez, vivez pour elle.

Le jeune homme alors se leva, et ses larmes cessèrent de couler, et il contemplant la face du Seigneur avec étonnement, car le visage du Christ rayonnait d'intelligence et d'amour, et l'immortalité resplendissait dans ses yeux.

Alors il prit le jeune homme par la main et lui dit : — Venez.

Puis il le conduisit sur une colline qui dominait la ville tout entière, et il lui dit : — Voilà le véritable champ des tombeaux.

Là bas, dans ces palais qui attristent l'horizon, il y a des morts qu'il faut pleurer bien plutôt que ceux dont les restes sont ici, car ceux-là ne se reposent point.

Ils s'agitent dans la corruption et disputent aux vers leur pâture ; ils sont semblables à l'homme qui a été enterré vivant.

L'air du ciel manque à leur poitrine, et la terre pèse sur eux.

Jeune homme qui pleuriez et dont ma parole a séché les larmes, pleurez maintenant et gémissiez sur les morts qui souffrent encore ! pleurez sur ceux qui se croient vivants et qui sont des cadavres tourmentés !

C'est à ceux-là qu'il faut crier d'une voix puissante : Sortez de vos tombeaux ! Oh ! quand donc retentira la trompette de l'ange ?

L'ange qui doit réveiller le monde, c'est l'ange de l'intelligence ; l'ange qui doit sauver le monde, c'est l'ange de l'amour.

La lumière sera comme l'éclair qui se lève à l'orient et qui est vu en même temps à l'occident : à sa voix le corps du Christ, qui est le pain fraternel, sera révélé à tous, et autour du corps qui doit les alimenter les aigles se rassembleront !

Alors le verbe humain, affranchi des intérêts égoïstes, s'unira

au Verbe divin.

Et la parole unitaire, retentissant dans le monde entier, sera la trompette de l'ange.

Alors les vivants se lèveront, les vivants que l'on avait crus morts et qui souffraient en attendant la délivrance.

Alors tout ce qui n'est pas mort se mettra en marche et ira au-devant du Seigneur; tandis que les cendres de ceux qui ne sont plus seront balayées par le vent.

Jeune homme, tenez-vous prêt, et prenez garde de mourir!

Vivez pour ceux que vous aimez, aimez ceux qui vivent, et ne pleurez pas ceux qui ont monté un degré de plus sur l'échelle de la vie! pleurez ceux qui sont morts!

Votre mère vous aimait, vous aime par conséquent bien plus encore maintenant que sa pensée et son amour sont affranchis des pesanteurs de la terre. Pleurez ceux qui ne pensent pas à vous et qui ne vous aiment pas.

Car je vous dis en vérité que l'humanité n'a qu'un corps et qu'une âme, et qu'elle vit partout où elle se sent travailler et souffrir.

Or, un membre qui n'est plus sensible au bien-être et à la douleur des autres membres, est mort et doit être bientôt retranché.

Ayant dit ces choses, le Christ disparut aux yeux du jeune homme qui, après être resté quelques instants immobile et comme frappé d'un rêve, reprit silencieusement le chemin de la ville, en disant: — Je vais chercher des vivants parmi les morts.

Et je ferai du bien à tous ceux qui souffrent, en souffrant avec eux et en les aimant, afin que l'âme de ma mère le sache et me bénisse dans le ciel.

Car je comprends maintenant que le ciel n'est pas loin de nous, et que l'âme est au corps ce que le ciel matériel est à la terre.

Le ciel qui entoure et soutient la terre s'abreuve de l'immensité, comme notre âme s'enivre de Dieu même.

Et ceux qui vivent dans la même pensée et dans le même amour ne peuvent jamais être séparés!

(Extrait de *la Science des Esprits* — Epilogue — par E. Lévi).

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE

(MÉDIUM, M^{me} A.-M. DE DIEPPE.)

L'ÂME ET L'ESPRIT

L'âme. — L'âme est la puissance qui anime votre corps, lui donne le mouvement, le développement, la chaleur, la vie.

L'âme est le feu qui circule dans vos veines; elle est par rapport à l'homme ce que la sève est aux plantes; c'est l'instinct des animaux. Ces derniers vont, viennent, agissent sans apprécier la source qui les fait agir, parce qu'ils diffèrent de l'homme par l'esprit.

Sans l'âme votre corps tomberait en pourriture. — C'est cette puissance qui pousse les minéraux à s'assimiler ce qui leur est propre dans l'immensité de la création. Vous recevez l'âme par le fluide lumineux répandu dans l'univers. Tout en est pourvu; minéraux, végétaux, animaux et l'homme. Mais ce qui fait de ce dernier le dieu de la création, c'est que l'Éternel l'a doué d'un souffle divin, qui est véritablement une parcelle de la

Grande Intelligence créée; ce qui a permis de dire que l'homme a été fait à la ressemblance de Dieu.

L'esprit. — L'esprit rend l'homme indépendant, lui donne la connaissance du bien et du mal; par l'esprit il acquiert tout le développement scientifique et moral qu'il veut acquérir.

L'esprit nous rapproche de Dieu ou nous en éloigne. Il est la lumière, le phare qui doit éclairer et conduire l'âme à laquelle il est lié. Malheur à lui s'il se laisse subjugué par elle!

L'esprit est l'étincelle intelligente sortie du foyer divin, étincelle qui donne à l'homme la faculté de comprendre, d'admirer et d'adorer.

L'esprit n'est pas l'âme individuelle, c'est l'agent qui agit sur elle. Ainsi, lorsque la mort vient décomposer la charpente matérielle, qui lui sert d'enveloppe, l'âme, selon ses actes, s'éloigne ou se rapproche de Dieu. L'esprit qui la dirige devient alors esprit d'impureté ou de pureté.

D. — Voilà ce que je ne saurais comprendre: si l'esprit est le souffle de Dieu, il ne saurait être impur?

R. — L'homme ne conserve-t-il pas toujours son libre arbitre? l'esprit qui le domine, le rend apte à discerner le bien du mal, parle journellement à sa conscience; mais si cet esprit, ce souffle, est méconnu, il perd sa vertu. Le méchant étouffe le cri de la conscience au centre de toutes ses corruptions, et ce souffle d'essence divine devient esprit du mal; ce dernier s'incorpore à lui, l'entraîne de chute en chute jusqu'aux plus bas échelons de l'ordre moral. De même le métal le plus pur peut perdre toutes ses vertus, mis en fusion avec d'autres.

C'est alors que l'ESPRIT dit à l'esprit: « Je t'avais doué d'une « étincelle de ma pure essence! Qu'as-tu fait de l'âme que tu « devais éclairer? Au lieu de la dominer tu l'as laissée obscurcir « par tous ses mauvais instincts! Je la voulais grande et forte: « avec ton concours vous deviez arriver aux plus hautes des- « tinées célestes! Mais vous avez méconnu votre puissance et « votre but: qu'il en soit donc ce que vous avez choisi! »

Et cet Esprit né pour les cieux, retournera, peut-être après de longs siècles de souffrances, pousser de nouvelles clameurs, subir une autre épreuve au sein de toutes les misères que la dépravation humaine a engendrées. Et il en sera de la sorte jusqu'à ce que soit payée la dernière obole!

VOS ESPRITS PROTECTEURS.

BIBLIOGRAPHIE

LES QUATRE ÉVANGILES, suivis des commandements expliqués en esprit et en vérité par les évangélistes, assistés des apôtres, recueillis et mis en ordre par J.-B. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier. — Paris, librairie centrale, 24, boulevard des Italiens. Prix: 3 fr. 50 c. le volume.

Le 3^{me} et dernier tome de cet important travail vient de paraître. Nous allons donc pouvoir bientôt tenir la promesse que nous avons faite à nos lecteurs d'en présenter une analyse dans *La Vérité*.

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.